

Zoll, Rainer. 1992. *Nouvel Individualisme et solidarité quotidienne. Essai sur les mutations socioculturelles*. Paris, Kimé.

Grell, Paul, et Anne Wery. 1993. *Héros obscurs de la précarité. Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent*. Paris, L'Harmattan

Ricardo Zúñiga

Number 32, Fall 1994

Les formes de l'informel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005251ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005251ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Zúñiga, R. (1994). Review of [Zoll, Rainer. 1992. *Nouvel Individualisme et solidarité quotidienne. Essai sur les mutations socioculturelles*. Paris, Kimé. / Grell, Paul, et Anne Wery. 1993. *Héros obscurs de la précarité. Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent*. Paris, L'Harmattan]. *Lien social et Politiques*, (32), 189–191. <https://doi.org/10.7202/005251ar>

Notes de lecture

ZOLL, Rainer. 1992.

Nouvel Individualisme et solidarité quotidienne. Essai sur les mutations socio-culturelles. Paris, Kimé.

GRELL, Paul, et Anne WERY. 1993.

Héros obscurs de la précarité. Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent. Paris, L'Harmattan.

par Ricardo Zúñiga

Les transformations de l'organisation du travail sont un phénomène qui devient de nos jours une priorité sociale et un objet d'étude sociologique privilégié. La transition vers une économie où les services prennent une place dominante déconnecte le vécu du travail de la lourdeur de l'infrastructure industrielle qui lui assurait sa structure et sa stabilité. La tertiarisation sectorielle se confond avec la dualisation de l'emploi. Les fluctuations économiques brusques mènent à une glorification de la flexibilité et de l'adaptabilité de l'entreprise, et justifient en corollaire la précarité du travail d'un secteur d'emploi qui ne paraît exiger qu'une qualification rapide et qu'une appartenance éphémère. Pour les travailleurs, une telle situation crée un espace large et grandissant de travail marginal, instable.

Ces conditions d'instabilité et de marginalité n'agissent pas comme des déterminations rigides. Dans cet espace

marginal évoluent des gens qui souffrent de ces limites, mais les vivent à leur manière. Chômeurs, travailleurs sur appel, assistés sociaux traversent des circonstances qui exigent un dur apprentissage et mettent à l'épreuve leur capacité d'adaptation, économique, mais aussi identitaire et sociale. Deux ouvrages de sociologues attirent le regard sur ces gens et cherchent des approches qui permettront de saisir l'apparition de nouvelles voies et — de façon plus radicale — d'écouter les personnes qui, dans ces situations, donnent à leur vie un sens qui est porteur d'une « resignification » de leur espace social.

Au point de vue de la méthodologie, Zoll (1992) et Grell et Wery (1993) retournent aux données des enquêtes qu'ils avaient réalisées et rapportées il y a quelques années. Avec le recul, ils en font une lecture enrichie. De plus, nous sommes plus familiers avec des méthodologies beaucoup moins en vogue à

l'époque de leurs premiers travaux. Les deux ouvrages reprennent donc un certain nombre d'histoires de vie (de chômeurs, de sans-emploi et de travailleurs à temps partiel) et les réécoutent, libérés de l'obligation de rendre compte de la totalité de leur bassin empirique. Dans les deux recherches, les auteurs ont travaillé à partir de stratégies d'écoute semblables, avec des focalisations à la fois différentes et complémentaires.

Zoll, qui propose un « essai sur les mutations socio-culturelles », va droit à son objectif, se laissant guider dans son écoute par des interrogations concernant nos modèles de compréhension du changement des valeurs et la genèse d'un nouvel individualisme, héritage partiel d'une tradition, mais aussi et surtout innovation culturelle accompagnée de nouvelles formes de socialité. Pour lui, la centralité d'un projet personnel permet aux individus qu'il contacte de prendre conscience de leur autonomie, et de ce fait de s'ouvrir à l'autonomie de l'autre. La solidarité se construit ainsi sur la base d'une affirmation personnelle de soi, fondamentalement inéluctable de toute écoute de l'affirmation personnelle de l'autre.

Vues de l'extérieur, les personnes rencontrées ont eu à prendre leur vie en charge parce qu'elles ont vécu des moments de crise, des ruptures, des négociations, des dissociations et des séparations. Elles ont souvent eu à reconnaître, dans ce qui leur avait été présenté comme la vie normale, non pas une vérité, mais une altérité, l'imposition d'un monde *straight* et adulte, voie prétendue unique et incontournable.

Le travail théorique de Zoll est une réflexion sur le flux social, sur les linéarités et les coupures que nous avons souvent reçues comme des évidences d'une coupure entre une modernité et une post-modernité opposées l'une à l'autre. La signification des mutations socioculturelles a un double ancrage : le regard des jeunes et le rapport au travail. Comme Giddens, Touraine et Barber, Zoll fait ressortir que la modernité porte non pas seulement la rationalité de l'action, mais aussi la logique de l'acteur, mis devant un défi, celui de choix qui dépassent la rationalité, celle-ci étant ancrée et utilisée comme instrument de signification et d'action. La rationalité a été comprise et évaluée à partir des positions dans les rapports sociaux, qui relèvent moins de la modernité que des découpages précé-

dents qu'elle n'a pas réussi à transformer : les divisions sociales et les divisions sexuelles, si éloignées de l'égalitarisme qui fondait et justifiait la modernité.

Zoll prend comme point de départ la thématique de l'auto-réalisation, de l'auto-référentialité comme nouvelle culture quotidienne de l'individu qui tente de vivre sa propre vie dans une autonomie prise comme critère et principe d'orientation et qui cherche un lien entre le travail et l'appropriation des rythmes du temps.

L'essentiel de ces transformations réside dans une nouvelle forme d'auto-référentialité chez les individus : on évalue chacun de ses actes en se demandant ce qu'il signifie pour soi, pour son développement personnel et pour son auto-réalisation. Si le travail « échoue » à l'examen, il ne lui reste plus que son rôle instrumental (Zoll, p. 101).

À travers ces perspectives existentielles s'esquisse un nouvel individualisme qui, tout en gardant une relation à ses racines dans la bourgeoisie triomphante et à sa dominante économique, recèle aussi une relation nouvelle à un espace socioculturel transformé, un rapport différent de l'individualité à la solidarité. Celle-ci est redéfinie par les valeurs qui sauvegardent le caractère humain : une recherche en partenariat de deux individus voulant se réaliser en tant qu'êtres humains. L'auto-référentialité est ainsi un devoir envers soi-même ; c'est ce devoir qui renvoie à l'autre et à sa reconnaissance. Dans cette approche, la communauté n'est plus une réalité « organique » mais une création auto-réflexive. Les rapports sociaux deviennent un produit conscient et auto-référentiel des individus.

En d'autres termes, c'est à la fois le rapport de l'individu à soi-même et le rapport de l'individu à la société qui sont reformulés. L'homme reste bien entendu, malgré cette accélération de l'individualisation, un être social ; l'isolement et le fait de ne pouvoir compter que sur soi-même accroissent encore son besoin de sociabilité (Zoll, p. 157).

L'écoute de ceux qui vivent une négation sociale, celle du travail stable, souligne l'espace occupé par la contrepartie existentielle : celle de l'affirmation de la vie qu'ils réussissent à bâtir. Les personnes écoutées reconnaissent les limitations que leur impose leur contexte,

qu'elles éprouvent durement. Elles réussissent néanmoins à identifier et à amplifier les opportunités que ces impositions peuvent impliquer ; elles donnent un sens à leur vie, elles reconnaissent et respectent le sens que d'autres donnent à leur vie, pour ainsi construire un témoignage de nouvelles formes d'identité et de solidarité ancrées dans les significations plutôt que paralysées par les déterminations.

La stratégie de Grell et Wery est plus phénoménologique dans son point de départ et plus systématiquement inductive dans sa démarche. Leur sous-titre, « Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent », établit déjà une stratégie en deux moments. Au point de départ, l'écoute des individus suit un processus plus explicite d'avancement vers la mise en parallèle d'expériences personnelles, après quoi des mouvances communes sont identifiées. Dans l'effort des auteurs pour rendre évident le processus de construction de leur progression interprétative, on devine le double souci de la justification scientifique d'une approche avec laquelle ils ont eu une influence marquée au Québec et de l'orientation pédagogique qui caractérise leur travail comme formateurs de nouveaux chercheurs.

Leur démarche distingue quatre points. Dans le chapitre premier, ils observent l'affirmation de l'individu dans sa singularité historique, sa construction de lui-même à travers ses rapports à une socialité qui se présente davantage comme un ensemble de déterminations. L'initiative appartient au marché du travail, qui instaure l'instabilité comme contexte et l'impersonnalité comme norme de signification. Le chapitre 2 fait voir davantage la contrepartie, la production de la vie présente d'êtres actifs et libres, leur autoproductio. Le chapitre 3 cible davantage la nouvelle socialité redécouverte, inventée. Le chapitre 4 donne la lecture interprétative du processus en gestation.

Le thème dominant, pour Grell et Wery, est ainsi celui de la maîtrise de la vie personnelle, une maîtrise consciente, réfléchie, exigeante, allant de pair avec une mission de vivre un peu plus en fonction de soi-même. Ni la rémunération, ni l'ordre social ni la stabilité du rapport à cet ordre ne suffisent aux personnes écoutées. Celles-ci ne sont pas des « démunis ». Leurs limites économiques

sont des déclencheurs de leur réflexion, mais aussi une incitation à l'autonomie : « Cette insécurité, on la maîtrise, mais elle est toujours là comme un boulet. À force de le traîner, ce boulet, tu te fais des muscles. Tu acceptes de vivre ainsi, ça fait partie du prix à payer pour la liberté » (Grell, p. 119).

La précarité de leur travail fait appel à leur jeunesse, et n'est plus vécue comme une limite. La jeunesse n'est plus une salle d'attente : elle souligne une action voulue pour ne pas devenir adulte, ne pas devenir « comme eux ». Pour ces sujets, l'imagination et la créativité présupposent du temps disponible, du loisir. Le travail est aussi le travail d'auto-réalisation. Il provoque une double prise de conscience, celle de son caractère inévitable, mais aussi de son lien possible avec l'auto-réalisation.

Les deux œuvres convergent et se complètent dans leurs observations et leurs théorisations. Le message final de Zoll est un plaidoyer pour que l'identité ne soit pas confondue avec la rigidité ni comprise comme la distance à l'autre. Il rejoint ainsi la conclusion de Grell et Wery : « Ne seraient-ils pas "les vrais individus de notre temps" qui, dans leur résistance journalière à la raison économique, font surgir des questions et des réponses, des intentions et des projets, et développent dans les faits une politique de la vie quotidienne qui se fonde sur la liberté d'agir et la possibilité de se créer une organisation pour soi et pour les autres qui favorise l'autonomie ? » (Grell et Wery, p. 164).

Héros et sans-travail, ces jeunes marquent le point de départ de la recherche ; mais, grâce aux auteurs, celle-ci déborde l'affirmation vitale qu'on apprend à lire dans leurs vies. Malgré leur statut marginalisé, ils ont un rôle d'éclaireurs dans une réalité qui dépasse leur marginalité matérielle, et qui a besoin d'une réinterprétation de la place qu'occupe la stabilité financière dans la construction des significations, ainsi que dans la construction des identités et des appartenances. La réflexion stimulée par ces lectures illumine un secteur social beaucoup plus large que celui des sans-travail, débordant sur tous les gens victimisés par la réduction de la marge de manœuvre de l'organisation personnelle du travail, par les coupures et réengagements, les salaires inférieurs aux normes, l'escamotage de bénéfices dus, la surexploitation.

Les deux livres portent sur la banlieue du travail salarié, banlieue matérielle, définie à l'aide d'une balise extérieure, mais aussi banlieue existentielle, extérieure à la norme, invitation à s'approprier cet espace, présent à l'intérieur de tout milieu de travail, où une vie personnelle et autonome est possible. Il y a ici une continuité frappante avec les significations du travail qu'entrouvrent les témoignages des personnes interviewées par Studs Terkel, aux États-Unis. Ces ouvertures nous permettent de remettre en question la psychosociologie implicite de l'interprétation du travail selon l'éthique protestante. Elles dévoilent les visages humains d'une organisation du travail qui fait une place chaque fois plus grande à la flexibilité, à l'organisation ad hoc et même, selon les mots de Mintzberg, à l'« adhocratie » professionnelle. La glorification néolibérale de la flexibilité est aussi la promotion d'un monde structuré par la précarité. Consultants, main-d'œuvre à contrat ou temporaire, toujours plus nombreux sont ceux qui, appelés à organiser leur vie personnelle, familiale et financière sous le drapeau de la flexibilité dynamique, doivent décider de la venue de leurs enfants ainsi que de leurs emprunts et hypothèques et accumuler une expérience spécialisée sur des bases autres que celles du revenu stable et du travail permanent. Plus d'identité fondée sur une identification à une entreprise ou à une institution. Le lien n'est plus un mariage : c'est une cohabitation marquée et justifiée par un besoin temporaire, sans compromis, sans engagement au-delà de la tâche spécifique qui fonde le contrat.

Il ne s'agit pas ici de vanter les vertus hypothétiques d'un vœu de pauvreté, d'une pauvreté librement acceptée ; il s'agit, plutôt, d'une option, basée sur un choix dans lequel le revenu et sa stabilité assurée ne sont plus les critères prioritaires pour ancrer les choix existentiels. Vivre d'une bourse comme étudiant, vivre en région éloignée sont des exemples non pas seulement d'investissements raisonnables, mais aussi de la défense d'autres valeurs que celles auxquelles le revenu donne accès.

Les ouvrages de Zoll et de Grell et Wery créent un espace nouveau dans notre conscience du social. Ils renversent une marginalité en montrant comment elle contient une affirmation et construit un sens malgré la fragmentation et les

découpages qu'impose une appartenance précaire aux structures de normativité. Ils montrent une humanité active au-delà de la vie minimale, quasi végétative, que le sens commun attribue aux chômeurs. Revenu minimal ne veut pas dire vie minimale. Leur réflexion n'est pas le produit d'une culture reçue. Ils témoignent de la recherche d'une qualité de vie qui ne soit liée au revenu que de façon ténue.

Les deux livres sont des contributions de théoriciens dont le sens de la discipline intellectuelle leur permet d'approcher une évidence existentielle avec respect, sans se donner le droit de lui attribuer un sens. Une part importante de l'interprétation est ainsi laissée au lecteur. La médiation des auteurs entre le sujet du récit et le lecteur n'est pas niée, mais les chercheurs limitent soigneusement leur présence.

Même si le point de départ choisi était une catégorie d'exclusion, de marginalité, la portée des observations sélectionnées et présentées est telle que la réflexion va plus loin, déborde ce groupe et donne une idée de ce que pourrait être une transformation des sens et orientations attribués à la vie personnelle, à l'individualité, aux relations, au travail. Les auteurs permettent au lecteur d'écarter lentement ses préjugés ou ses postulats les plus inconscients sur les rapports entre les significations existentielles et les constantes d'ordre et de normalité, reliés aux facteurs d'inclusion et de stabilité de la vie sociale. La pédagogie des auteurs est tout aussi charitable dans sa forme (ils ne font que présenter ou insinuer) qu'« impitoyable » par la solidité des interprétations subjectives présentées en guise d'arguments.

Il ne s'agit pas d'une glorification des chômeurs, des marginaux, des mésadaptés ou des inactifs. Les auteurs n'habillent pas la pauvreté de vertu. Ils suivent simplement des gens qui ont attiré leur attention, sans essayer de les classer et sans tentation typologique, diagnostique, théorique ou prophétique. Leur mission est d'étaler des expériences et des visions qui leur semblent porteuses d'une richesse qu'ils ne prétendent pas épuiser. Ils trouvent une réalité humaine nouvelle, mal connue, mal classée ; ils l'identifient et la partagent avec le lecteur, qui a encore son propre travail à faire.